

PROFILS D'ARTISTES MONTREALAIS

Mlle ÉVA PLOUFFE

Notre ciel artistique s'est enrichi d'une nouvelle étoile. Avec Mlle Béatrice Lapalme et Mme Biancalyons, les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont eu le loisir de contempler les traits de deux de nos violonistes de talent. Aujourd'hui, c'est au tour du piano, et nous avons devant les yeux une artiste d'un talent réel, posé, et qui donne pour l'avenir les plus grandes promesses.

Mlle Eva Plouffe s'est établie chez nous par droit de conquête. En effet, elle s'est acquise, d'emblée, de nombreux admirateurs et sa valeur comme pianiste lui a rendu la critique des plus favorables.

Vais-je donner une biographie simple et banale ressemblant à un article de dictionnaire. Mille fois non, et puisque le sujet est délicat, faisons de la dentelle biographique. Laissons de côté les vieilles traditions et prenons le genre plus attrayant du profil artistique.

Mlle Eva Plouffe est Canadienne-française, le vieux sang gaulois coule vif et chaud dans ses veines ; son jeu, à la fois délicat et spirituel, en ressent, naturellement les effets. Ce n'est pas tout d'avoir du mécanisme, il faut aussi avoir de l'âme, du cœur, c'est ce qui fait l'artiste.

Combien de fois ai-je entendu des pianistes jouant correctement, c'est vrai, mais ne produisant sur le public aucun effet durable. Ceci justement par manque de sentiment. Dans le piano il est trois choses : le mécanisme, la tradition des œuvres, l'interprétation.

Le mécanisme s'obtient par un travail constant et long. On ne devient pas pianiste en quelques mois mais seulement après des années de travail. Celui ou celle qui veut devenir un virtuose, doit sacrifier sa vie toute entière et donner plusieurs heures d'études chaque jour.

La tradition est enseignée par le professeur, c'est ici que la tâche du maître devient réellement sacerdotale. Car de lui dépend tout l'avenir de l'élève. Comment s'obtient la tradition ? D'abord, par l'étude approfondie des auteurs et surtout par l'audition. En musique, il en est comme en médecine, on doit avoir la clinique. On devient médecin en étudiant et observant des malades, on connaît la tradition des œuvres en les écoutant jouer et rejouer par de grands artistes.

L'interprétation suit la tradition, mais ici, il faut quelque chose de plus ; il faut, en un mot, que l'artiste y fasse naître ses qualités personnelles. Alors on verra si l'exécutant comprend l'œuvre, s'il lui donne le cachet exact et si dans son âme il éprouve une sensation véritable qu'il saura communiquer à son auditoire.

Mlle Eva Plouffe possède beaucoup de tout cela. D'abord elle étudia sous la direction de deux professeurs consciencieux, MM. R.-O. Pelletier et Letondal. Puis, nous la voyons aux États-Unis, à Boston, où elle obtenait au Conservatoire de la Nouvelle-Angleterre une place marquante parmi les nombreux élèves de cette institution.

Enfin, tout dernièrement, dans un récital à la salle Karn, elle a donné au tout Montréal artistique, la preuve d'une science évidente et d'une technique presque irréprochable.

J'ai toujours été heureux de saluer nos artistes naissantes. Cette fois, je veux encore profiter de l'occasion pour prédire à Mlle Plouffe un avenir brillant.

Continuez vos travaux. Tous nous connaissons votre rare énergie et savons que vous pouvez parvenir à un point très élevé du grand Art.

JÉHIN-PRUME.

M. DOMINIQUE DUCHARME

Il y a un an, à peine, que la tombe se fermait sur un de ceux qui certainement fut un des musiciens les plus populaires de la grande métropole canadienne.

Je veux parler de Dominique Ducharme, qui fut, pendant nombre d'années, organiste à l'église du Gesù, et un des professeurs de piano, les plus en vogue à Montréal.

En effet, Ducharme doit être considéré comme une de nos grandes figures artistiques et comme un des pères de l'école du piano dans la Province de Québec.

Tous ceux qui l'ont connu savent quel grand cœur il était. Affable et bon envers tous, il était universellement aimé. Je n'ai jamais, pour ma part, entendu sortir de sa bouche une parole malveillante envers un confrère. Au contraire, son esprit était bienveillant et sa main, généreuse à toutes les misères.

Je l'ai bien connu, il me fit sauter enfant sur ses genoux, et plus d'une fois je fus le témoin de sa charmante et impartiale humeur. Car Ducharme était aussi gai que bon. Resté jeune jusqu'au dernier moment, il aimait surtout la compagnie de ses jeunes amis.

Aussi, fallait-il le voir arriver, les yeux vifs, le sourire sur les lèvres et criant d'aussi loin qu'il pouvait voir un ami : " Sans rancune ! "

Hélas ! tout ceci est passé, noyé dans la brume du temps, que bientôt remplacera le voile de l'oubli.

Quelques couronnes de fleurs, des larmes, les chants graves et imposants du chœur, les derniers accents de l'orgue dont il fut le maître, puis... rien.

Pauvre Ducharme, la veille du jour fatal, il assistait à un concert, dans la salle académique du Collège Sainte-Marie !

Il se doutait cependant, de sa fin prématurée. Depuis longtemps il souffrait d'une affection cardiaque, qui le minait lentement.

Je me souviens, c'était à la mort de mon père : — " Le prochain, me dit Ducharme, ce sera moi. — Vous m'écriais-je, mais vous plaisantez ? — On ne plaisante jamais avec cela, me dit-il. "

Ses paroles devaient se réaliser et quelques mois plus tard la mort venait le ravir à l'affection des siens. Un matin, après avoir donné une leçon, se sentant fatigué, il s'assit sur un fauteuil, attendant ainsi une élève qui devait arriver. L'élève, en entrant dans la salle de musique, vit son maître et, le croyant endormi, le secoua légèrement.

Il était mort. On peut dire que, comme un soldat, Ducharme mourut au champ d'honneur.

MADAME NOZIÈRE

J'ai le plaisir de présenter aujourd'hui, aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, une des artistes lyriques les plus populaires du Théâtre National Français.

Madame Nozière a obtenu, sur la scène montréalaise, des succès mérités. Son jeu est naturel et ses accents sont vraiment sentis, c'est-à-dire qu'elle joue avec âme et, comme on dit au théâtre, aime à entrer dans la peau de ses personnages.

Parmi les plus beaux succès de Madame Nozière, citons : Marga Strogoff, dans *Michel Strogoff*, de Jules Verne ; *La joueuse d'orgue*, de d'Ennery ; la marquise, dans *don César de Bazan*, la baronne, dans *le Maître de Forges*, de Georges Ohnet ; dame Marthe dans *Faust* ; Paul, dans *la Mulâtresse*, etc.

Madame Nozière fait surtout spécialité des " mères nobles. " Cependant, en jugeant de la façon dont elle a interprété le rôle de Marthe dans *Faust*, et celui de la Marquise dans *don César de Bazan*, je suis forcé de dire que je la trouve supérieure dans la comédie. Il est incontestable que dans le drame elle donne des accents vrais et des tonalités amples et sonores. Mais dans la comédie, on perçoit un je ne sais quoi de spirituel, de vraiment français, qui charme l'auditoire.

Madame Nozière a pour elle de grandes qualités scéniques, d'autant plus méritoires qu'elle se sont pour ainsi dire développées seules.

Car cette dame, comme bien d'autres artistes Montréalaises, a su seule, par son propre travail, obtenir le talent qui la fait aujourd'hui une des pensionnaires les plus estimées du National.

JÉHIN PRUME.



Photo. Théo. Fournier

Mme NOZIÈRE

La terre engloutit le cercueil, la foule se disperse et le monde continue à rouler, emportant dans les cœurs un vague souvenir, qui se disperse bientôt.

Cependant, il est autre chose, et pendant que la matière repose, l'âme monte vers les splendeurs éthérées du Temple des Temples.

Dominique Ducharme naquit à Lachine en 1840. Ce fut un ancien organiste anglais, M. Andrews, qui devint son premier maître. Puis il fut l'élève du vieux doyen, M. le professeur Paul Letondal, puis de M. Sabattier.

Ce fut en 1863 qu'il se rendit à Paris ou, durant cinq ans, il fut l'élève du célèbre professeur Marmonel. C'est avec ce maître qu'il acquit cette technique qu'il savait si bien enseigner à ses élèves.

Dominique Ducharme ne fut certes pas un virtuose. Jamais il n'essaya de se produire en public, et sa seule ambition se résuma dans l'art de l'enseignement. Aussi, grâce aux grandes qualités didactiques qu'il possédait, il forma des élèves de première force, chez lesquels non seulement il y avait de l'école mécanique, mais encore des connaissances de la grande théorie musicale.

Il aimait la société des artistes, et son joyeux caractère, ses manières affables lui valurent l'amitié d'hommes tels que, Rossini, Listz, Saint Saëns, Paderewski et d'une foule d'autres.

M. EDMOND DE NEVERS

Au sujet de cet écrivain canadien dont toute la presse vient de s'occuper à si juste titre, M. Benjamin Sulte vient d'écrire dans *l'Indépendant* de Fall River, un article généalogique qui fera taire bien des malveillants.

En effet, nous entendions chuchoter depuis quelque temps : " Comment se fait-il que ce monsieur qui s'appelait Boisvert lorsqu'il nous a quitté, s'appelle maintenant de Nevers ? Où a-t-il cueilli ses titres ? Quelle idée ridicule lui a pris de s'affubler d'un tel nom. "

Eh ! bien, M. Sulte qui s'y connaît, et qui lui-même abandonna dans sa jeunesse, le surnom de Vadeboncoeur pour celui de Suite qui est bien sien, vient de prouver par les actes de l'état civil que les oncles de l'auteur de *l'Âme Américaine* portaient indifféremment les noms de Brantigny et de Nevers et que ce n'est qu'assez tard qu'une branche prit le sobriquet de Boisvert.

M. de Nevers a usé de son droit et bien sot est celui qui l'en blâmerait.

CABRETTE.